

TEMPLON



« Sous l'étoffe du monde »

Nazanin Pouyandeh pratique la figuration. Dans ses toiles, des modèles mettent en scène l'amour, l'amitié, le conflit et la mort, c'est-à-dire les passions et leur issue qui peut être fatale. Les décors sont banals, intérieurs qui ressemblent à des salons et dans lesquels on reconnaît des ateliers parce qu'on y peint ou que le sol est taché de couleurs, ou ils sont dystopiques, paysages brûlés, ruines urbaines : souvenirs de choses vues dans l'enfance marquée par le conflit Iran-Irak, et résultat des guerres récentes dont les photographies du pire, cette « étoffe du monde » qui donne son titre à l'exposition, abreuvent notre regard.

Parce que son attention se porte sans discrimination sur la totalité du réel, les toiles de Pouyandeh sont empreintes d'une saveur déstabilisante. La texture d'un tissu, son imprimé que déforment des plis, les fissures d'un mur, la désagrégation des pierres ou une feuille jaunie deviennent sous son pinceau des motifs aussi considérables que les chairs et les visages. Cette aptitude à faire voir est une grande qualité de cette peinture. Peut-être est-elle rendue possible par une tradition visuelle que l'artiste connaît bien : dans la miniature persane, aucune perspective ne conduit à éliminer des objets parce qu'ils sont trop loin ou trop petits. Mais une telle attention a ses équivalents dans la peinture occidentale. Elle fait songer à David — la nappe de velours orange terminée par un galon frangé des *Licteurs* — ou à Ingres — les dessins du tapis, les pompons du coussin de son *Napoléon* (Paris, Musée de l'Armée).

Les fragments de natures mortes que Pouyandeh intègre sont ceux de notre temps. Pour vêtir ses modèles, l'artiste choisit des chemisiers colorés, des robes courtes dont le tissu danse sur les corps que parent des bijoux et des tatouages. Des sandales de bois, des escarpins, des bottines : ces femmes fument, parlent, s'amusent, bougent. Elles s'approprient les codes d'une vie de liberté : pied de nez à la misogynie du pays que la peintre a dû quitter. Des motifs ont un statut spécial. Dans de nombreux tableaux, des images s'inscrivent, parfois jusqu'au vertige : dans *La Ronde*, une femme peint des femmes qui tournent devant *La Danse* de Matisse, elle-même une ronde. Dans *Les Intellectuelles* — l'œuvre de Pouyandeh n'est jamais exempte d'humour - un livre est ouvert sur le *Concert de Caravage*, auprès d'un crocodile en bronze et d'une tête de modiste. Dans *Le Premier Miracle*, un *Christ en croix* de Goya cohabite avec des tableaux de femmes qui se séduisent en buvant : le plaisir et la mort se partagent ces Noces de Cana situées dans une pièce vide — ce pourrait être une allégorie de l'existence.

L'érotisme est une dimension essentielle du travail de Nazanin Pouyandeh. La sensualité des corps, l'intimité des poses, attirent et perturbent, parfois en même temps, celles et ceux qui regardent. Il y a peu de doute que cette ambivalence est voulue. Une série montre des couples en train de faire l'amour, quelquefois dans des cités dévastées peut-être en Syrie ou bien en Palestine — il n'importe pas vraiment. Des estampes japonaises, les *Shungas*, donnent leur titre à ces scènes, mais celles-ci s'en distinguent par leur retenue. Les étoffes écartées laissent apparaître un sein, une cuisse, la poitrine de

30 RUE BEAUBOURG 75003 PARIS | +33 (0)1 42 72 14 10

28 RUE DU GRENIER SAINT-LAZARE 75003 PARIS | +33 (0)1 85 76 55 55

13 RUE VEYDT-VEYDTSTRAAT 1060 BRUSSELS | +32 (0)2 537 13 17

293 TENTH AVENUE 10001 NEW YORK | +1 212 922 3745

info@templon.com | www.templon.com

TEMPLON



l'homme, mais jamais les parties génitales, et la chorégraphie des gestes est celle des prémisses. Ces toiles sont le symbole de l'acte sexuel, et non sa description : elles disent la pulsion de vivre, c'est-à-dire peut-être, pour l'artiste dans un monde affolant, la fureur de créer. Il n'y a pas grande distance entre de telles scènes et l'amitié féminine. Depuis des années, des jeunes femmes, les mêmes, se retrouvent dans les toiles de Pouyandeh, faisant de son œuvre la chronique d'une solidarité et de l'évolution des corps. Ces femmes construisent un univers très fort, qui ne parvient pas toujours à tenir à l'écart la violence. Dans *Les Acrobates*, ces femmes-complices allongées sont saisies en plongée et forment une pyramide humaine, avec un jeu des bras qui évoque la déesse Kali : la divinité, comme par hasard, de la Mort, de l'Amour, et de la Créativité. Une toile, par exception sur un fond neutre noir — caravagesque — représente en buste, debout, nues, quatre femmes qui se tiennent par les épaules, par les hanches : la tradition des Grâces. Soit de nouveau le Charme, la Beauté et la Créativité ; mais en plus l'Amitié. Un tel compagnonnage reflète l'expérience de Pouyandeh, élevée dans un Iran où les filles sont tenues éloignées des garçons.

Les images que crée Nazanin Pouyandeh ont une grande puissance. Elles parlent de notre temps. D'un réel où le politique fraie sa voie, où les rapports entre genres ou entre femmes sont le tissu de l'existence, où la mort est en filigrane au sein du désir. Elles sont des icônes qui étonnent, dérangent, et qu'on ne peut oublier. Mais elles sont aussi et d'abord des morceaux de peinture. De Chardin, Diderot écrivait : « Ce sont des couches de couleur appliquées les unes sur les autres et dont l'effet transpire de dessous en dessus. D'autres fois, on dirait que c'est une vapeur qu'on a soufflée sur la toile ; ailleurs, une écume légère qu'on y a jetée ». Ces mots s'appliquent à la perfection aux toiles de Pouyandeh. Qu'on s'approche, et tout ce qui faisait sens devient pure esthétique. Le motif se dilue, la matière l'emporte, la couleur se dégage, ce qui était détail n'est plus que la juxtaposition de touches : la peinture triomphe, résultat d'un travail concentré, lent, proche d'un état hypnotique. C'est la force du travail de Nazanin Pouyandeh : il fait surgir le sens, mais surtout la beauté.

Nadeije Laneyrie-Dagen